

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alexis ROUILLER

Ce Jésus qu'on appelle Christ,
de Jacques Loew

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1971, tome 67, p. 68-72

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Ce Jésus qu'on appelle Christ

Retraite au Vatican, Jacques Loew, Fayard 1970

Il y a de bons livres. Il en est même auxquels on revient volontiers, non pour les étudier mais pour les relire. Etudier est une autre affaire. Il faut certes des livres d'étude. Néanmoins, depuis que fut inventée l'instruction publique et obligatoire, il y en a trop. Chacun y va de son manuel. Comme si, par les mains, la pensée montait plus facilement au cerveau ? Peut-être, avec ce beau résultat : des têtes pleines de notions, d'éléments, de banalités, de phrases célèbres, de définitions ; des têtes pleines à craquer, sentant l'asphyxie et souvent la conserve, comme une boutique d'antiquités. Peu importe : les étiquettes sont justes ; les acquisitions, sincères ; les authentiques, reconnus.

Mais l'homme, mais le cœur de l'homme n'a pas suivi cet emménagement. Il a faim, il s'ennuie. C'est pourquoi, quand il trouve un bon livre, un livre peu savant, un livre écrit pour lui, le cœur de l'homme qui se moque des raisonnements, lit alors et relit. Il dévore parce qu'il a faim, puis apaisé il savoure.

La retraite au Vatican, prêchée par le Père Loew, est un bon livre. Le récit, qui garde tous les accents du langage parlé, s'adresse au cœur. Il est direct, clair, facile à suivre, avec des longueurs voulues et presque obligatoires, des anecdotes frémissantes de vie et porteuses de témoignage. Mais tout converge, sans égarements, sans divagations, au point précis à mettre en lumière. Chaque instruction est comme une loupe recueillant des rayons épars pour, de leur union, en projeter une flèche de feu. Et tous ces rayons, et toutes ces flèches créent lentement un univers embrasé, un climat spirituel et sacré, une sorte de « buisson ardent ».

Qu'elle eût lieu au Vatican, qu'elle fût prêchée au Pape et à une soixantaine de ses collaborateurs immédiats, cette retraite n'en revêt pas moins un caractère universel. Elle s'adresserait, à quelques allusions près,

aussi bien au Pape qu'à n'importe quel homme de bonne volonté. Cette affirmation, est-il besoin de le souligner, est un émerveillement. Car il ne s'agit pas d'une retraite passe-partout, qui serait « prêchable » à tous, parce qu'elle ne s'adresserait à personne ; c'est tout le contraire. Nous atteignons ici un tel degré d'humanité, de foi vécue et de simplicité, que nous sommes au cœur de l'homme, dans le Christ, en face du Père des lumières. Langage intemporel et presque sans culture ? Oui, parce que langage vrai, issu d'une expérience soufferte et vécue en Eglise : Le Christ hier, aujourd'hui et demain.

Cette constatation apporte peut-être un nouvel élément de réponse au problème si difficile du langage pour notre temps. Il faudrait en tout cas nous rappeler que mots et discours doivent tendre à exprimer le réel. Et le réel est privé de son poids véritable, d'une partie de son existence traduisible en paroles, s'il n'est pas vécu, senti, souffert, avec une sorte de complicité au cœur même de l'être, et de sa source qui est Dieu. N'est-ce pas un des secrets du langage si humain, incarné autant qu'éternel de Jésus ?

Le thème de la retraite avait été proposé par Paul VI lui-même : Le Christ et l'Eglise. Mais le thème est si vaste qu'il laisse toute liberté de choix et de développements. Le Père Loew avertit dans son avant-propos comment il est allé à l'essentiel :

« J'avais été frappé par la manière dont Jésus s'y est pris avec les disciples d'Emmaüs : « Et commençant par Moïse et parcourant tous les prophètes, il leur interpréta dans toutes les Ecritures ce qui le concernait » (Luc 24, 27). Saint Pierre reprend la question dans l'autre sens quand il dit que « les prophètes ont cherché à découvrir quel temps et quelles circonstances avait en vue l'Esprit du Christ, qui était en eux, quand il attestait à l'avance les souffrances du Christ et les gloires qui les suivaient » (I Pe 1, 11).

« Ainsi d'Abraham à Moïse, de David aux prophètes, des prophètes à Marie, la figure de Jésus prend un relief extraordinaire et lorsque lui-même en personne viendra parmi nous, nous le découvrons comme le « oui des promesses » antiques qu'il accomplit. (II Co 1, 20). Il est vraiment d'une autre dimension que la nôtre, cet enfant qui a deux millénaires de préfiguration quand il paraît dans la crèche. Ce n'est pas du sentiment : toute la Bible ne dit pas autre chose...

« Notre Christ Jésus se trouve ainsi, réellement (mais seule la foi nous fait voir cette réalité) l'âme vivifiante, coordinatrice de toute l'humanité. Nous sommes désormais dans ce Christ, faisant corps avec lui (Eph. 4, 15). Et ce corps du Christ, c'est l'Eglise, hier, aujourd'hui, demain !

« Tel est le fil conducteur de ces entretiens où mon seul désir était que mes auditeurs « soient menés à l'espérance, par la constance et le réconfort que donnent les Ecritures ». C'est le vœu même de saint Paul aux Romains (15, 4). »

Le livre ne peut être résumé. Je répète qu'il faut le lire et le relire, ou mieux encore faire une retraite de quelques jours avec lui. Se mettre à écouter Dieu dans la foi, à le rencontrer dans la Personne de Jésus, à découvrir Jésus venant et déjà présent d'Abraham à Jean-Baptiste ; à rencontrer le Christ venu et encore à venir de l'Evangile à l'Apocalypse, et nous voilà dans le rythme de la retraite : une rencontre de personnes, le pécheur que je suis avec le Sauveur des hommes. Et le pécheur se révèle en moi, cruellement, se situe en plein cœur de la misère du monde, du péché du monde, tout comme le Sauveur apparaît immense, universel dans le salut qu'il apporte, dans la Rédemption en travail jusqu'à la transfiguration de toutes choses. Double sensibilité au vide des hommes et au trop-plein du cœur de Dieu : je me sais solidaire de tous mes frères et collaborateur de la bénignité et de la condescendance du Père.

Sensible au vide des hommes, le Père Loew le sera de toute son âme. Une tragique citation d'Ionesco, derrière laquelle il se réfugie, comme par pudeur, pour mieux oser dire ce qu'il a vécu, touché, compris au contact des pauvres, nous accuse tous et nous invite à confesser nos péchés. Mais cette prise de conscience, pour douloureuse qu'elle soit, n'est point déprimante ; elle ne pousse pas à la stérile autocritique, et moins encore à l'irritante naïveté du cercle d'étude qui fait des « découvertes ». Elle nous rend accueillants à cette description du pauvre, et irrésistibles à mieux l'écouter, désormais :

« Il me semble qu'il y a une définition plus profonde encore du pauvre, celle du moins qui m'a semblé surgir d'une participation à leur vie : le pauvre, c'est celui qui écoute toujours et que personne n'écoute. Le pauvre a toujours écouté. Il a écouté le maître ou la maîtresse à l'école : il était assis, il écoutait. Il a entendu le vicaire au catéchisme, il écoutait. Il a entendu la religieuse, « la bonne sœur » comme il dit, au dispensaire ou au patronage, qui lui prodiguait de bons conseils et, plus tard, l'assistance sociale. Il a écouté le contremaître à l'usine, quand il est entré comme apprenti. Quand il est venu à la caserne, il a écouté le sergent et quand il écoute la radio, il entend le député ou le journaliste ; s'il ouvre la télévision, il écoute le Président, le Ministre ou le Général : bref, il écoute toujours et quand, le soir, il rentre chez lui à la maison, il écoute encore sa femme ! Et lui, le pauvre, personne ne l'a jamais écouté de la journée. Or, c'est cela, la racine de toute pauvreté : n'être jamais écouté durant une existence entière. » (pp. 33-34).

Mais écouter le pauvre, quel que soit le visage de son indigence ; subir chez ses frères le choc de la misère matérielle et morale, n'est-ce pas en même temps exposer le cœur de l'apôtre à des choix impossibles et à de dangereux conflits ? Oui ! la tentation est bien là d'aller tout de suite au pauvre, de s'identifier à lui jusqu'à la confusion, d'accuser le riche qui ne se met pas en route immédiatement, et au même pas ; la tentation encore de se heurter, dans un aveugle cheminement terre à terre, à une double fidélité : charismes réels ou prétendus, d'une part, et engagements non moins réels, antérieurs et plus réfléchis, d'autre part. Tel le cas de certains prêtres-ouvriers.

Le Père Loew connaît ces impasses, ces impatiences et ces colères de l'apôtre. Prenant lui-même Abraham, Moïse et les Prophètes, il trace par la force des Ecritures et à la lumière de sa propre expérience, le chemin chrétien du véritable apostolat. Il en indique les nécessaires étapes, celles qu'a vécues en plénitude Jésus de Nazareth. Il rappelle que pour être envoyé dans le monde, il faut l'avoir une fois quitté ; que pour être solidaire des hommes, il faut d'abord et toujours être un solitaire avec Dieu. Les avenues, en effet, et les grands chantiers du monde ne reconnaissent qu'un apôtre : celui qui, prolongeant la « vie cachée » du Sauveur, s'est d'abord exercé dans la solitude aux pistes errantes du désert.

Sans bruit, et sans vouloir les imiter, un tel missionnaire apporte à ses semblables, dans le patient sourire de la foi, une autre façon de marcher, de sentir et de voir. Il leur apprend à écouter Dieu. Beaucoup peut-être, ne donneront jamais de nom, sur la terre, à l'Auteur de leur surprenante conversion. Qu'importe, si la simple présence de l'envoyé qui souffre, adore et intercède, est déjà pour eux passage du Seigneur et rayonnement de sa bonté.

Se gardant à ce niveau, l'apôtre évitera le piège de la double fidélité. Le Père Loew expose admirablement ce grave problème de conscience, où tant de prêtres et de laïcs ont rencontré d'affreuses tentations, connu de dégradants échecs, et remporté d'éclatantes victoires. C'est dans une fidélité unique, patiente et douloureuse, au Christ Jésus, que tout devient lumière, harmonie et sérénité ; ce Jésus, dont le visage jusqu'à la fin du monde, restera de chair et de sang, d'obéissance à en mourir, et de gloire éternelle.

Jésus, Fils de l'homme et Fils de Dieu : Qu'elles sont belles les méditations sur « l'humanité si humaine de Jésus », ou encore sur l'insondable mystère de l'Homme des douleurs :

« Il me semble qu'il y a là un domaine où nous ne pouvons pas pénétrer. L'évangile nous dit : Il parvient avec eux à un domaine appelé Gethsémani, et il dit aux disciples : Restez **ici** tandis que je m'en vais

prier **là-bas** (Mt. 26, 36). Entre cet « ici » où vous devez rester et ce « là-bas » où je vais aller prier, il y a un abîme insondable, incommensurable. Il n'y a rien de commun entre cet « ici » et ce « là-bas »! Il y a un ensevelissement de la vie dans la mort, même si, après, la vie triomphe...

« Alors il leur dit : « Mon âme est triste à en mourir ; demeurez **ici** et veillez avec moi. Et étant allé **plus loin**, il tomba face contre terre » (Mt. 26, 37-39). Entre cet « ici » et ce « plus loin », il n'y a aucune approche possible, aucun partage qui se puisse imaginer. D'un côté, ici, l'homme pécheur, réduit à son impuissance, appelé seulement à veiller. Et puis de l'autre, le Saint, l'Agneau, livré à son effroyable solitude, à son combat, et appelé à consentir, « non pas comme je veux, mais comme tu veux ». D'un côté, ici, l'homme si faible et appesanti qu'il s'endort jusque dans son péché, de l'autre, ce Seigneur si éveillé, si écrasé par le péché qu'il entre en vivant dans la mort. Et c'est son agonie. Et il est seul. » (pp. 236-237).

Il faudrait citer encore beaucoup d'autres pages, toutes admirables, sur la présence eucharistique de Jésus, sur le sang de l'Agneau versé à la Croix, et offert à la Messe, pour que soit présente jusqu'à la fin des temps la vertu infinie de l'unique Sacrifice...

Le dernière partie de la retraite est consacrée au mystère de « l'Eglise, trajectoire du Christ ». Il s'y trouve beaucoup de lumière, et l'élan, théologiquement bien dirigé, vers de fécondes méditations, pour notre temps. Evidemment, nous sommes encore et toujours dans le Christ Jésus. Jésus dont le Corps grandit, souffre et meurt dans ses membres, préparant ainsi l'universelle Résurrection. Jésus, toujours en agonie et toujours victorieux à travers le Pape, les évêques, les prêtres et le Peuple des rachetés. Jésus endormi dans la barque de Pierre, ce frêle esquif qui n'a pas l'imperméabilité du sous-marin, ni l'humaine sécurité du paquebot, mais Jésus avec nous et en nous, apaisant les tempêtes et soutenant les siens jusqu'au port de la bienheureuse éternité.

C'est pourquoi le Père Loew nous invite, pour finir, à une perpétuelle action de grâces, à l'exemple de Marie, la servante du Seigneur et la Mère de l'Eglise.

Dans le discours final qu'il a prononcé pour remercier le Père Loew, et ses auditeurs, Paul VI a suggéré comme premier souvenir et première résolution de ces jours de silence : « Nous devons reprendre l'étude du Christ. » Sans doute, un tel compliment honore autant le prédicateur lui-même, que l'humble retraitant qui l'a formulé. Oui ! cette retraite au Vatican est un bon livre.

Alexis Rouiller